

UNE GRANDE DÉCOUVERTE

Dans le monde de la science, il est fort question d'une nouvelle découverte dont les résultats sont incalculables. Un médecin, qui doit être allemand ou hollandais, a trouvé le moyen de produire les rêves qu'il lui plaît, terribles comme le songe d'Athalie, ou enchanteurs comme les visions du haschisch : tout dépend de ce qu'on avale avant de s'endormir.

Il avait toujours été reconnu que, si l'estomac était trop chargé, ou si la digestion était empêchée, il en résultait une prédisposition aux cauchemars ; maintenant, ce n'est plus cela. La préparation scientifique destinée à révolutionner le monde se donne à toute petite dose : quelques gouttes seulement dans un verre d'une boisson quelconque, et le résultat est assuré.

Cette minuscule quantité contient, sous forme d'extrait, de décoction, de teinture ou d'essence, le principe même qui produit la vision désirée.

C'est le cas de dire que cela fait rêver.

Chaque substance produirait un résultat connu d'avance, et c'est là ce qui fait l'importance et le succès de cette trouvaille.

Ainsi, un alcaloïde extrait du homard a pour effet de vous faire croire que vous avez un gros allemand assis sur la poitrine ; une décoction de veau froid vous fait voir invariablement une pâle jeune fille avec de grands cheveux noirs.

Et ainsi de suite pour vingt-quatre substances différentes, dont le médecin en question a déjà découvert les propriétés.

On voit de suite les résultats extraordinaires, immenses, inouïs, d'une semblable découverte. C'est toute une révolution dans le monde social.

Vous avez un fils qui pousse le mépris de la décence et du respect de sa famille au point de vouloir devenir avocat ; vous lui administrez un extrait de bifteck de pension à dix piastres par mois, et toute la nuit il est en présence des troupeaux de vaches enrégées qu'il sera forcé de déchiqueter, s'il persiste dans son funeste projet. Le lendemain il demande à devenir épicier. Q. E. D.

Vous avez un concurrent dans les élections ; vous recueillez quelques gouttes des sueurs du peuple dont il a tant parlé durant la campagne électorale, vous les faites passer par la cornue classique, et vous lui en faites avaler un soupçon dans le verre de *night cap* ; il est immédiatement assiégé par les solliciteurs qui le tiraillent en tous sens en lui demandant une place de serre-frein sur l'Intercolonial. De suite il quitte la province, et l'heureux opposant n'est tenu qu'à un *walk over*.

Un rival mieux ficelé que vous, et portant une plus fine moustache, vous vole le cœur de celle que vous alliez cueillir en qualité de compagne de vos ans. Il est même en train de l'épouser : vite une teinture de feuille de vigne, et le malheureux n'a pas fermé l'œil qu'il commence à voir voler des nuages de comptes de modistes. Au lieu de persister dans son funeste projet, il va sans dire qu'il se jette immédiatement à l'eau.

Un patient qui cesse de l'être veut se venger de son médecin : il suffira de quelques gouttes d'essences de *plum pudding*, et le fils d'Esculape souffrira des tortures en rapport avec sa culpabilité, en jouissant de l'ingurgitation de pilules grosses comme un boulet de quatre-vingt-seize, qu'une armée de géants lui enfoncera dans la gorge avec des écouvillons qui ressemblent au mâ du *Great Eastern*.

Le médecin analyste continue ses travaux ; il a essayé d'opérer sur les sandwiches des buffets de chemin de fer ; jusqu'à présent l'eau régale n'a pas mordu, mais on pense qu'en la chauffant à la chaleur blanche on arrivera à dissoudre, au moins en partie, ce curieux métal. On s'attend alors à des résultats épouvantables.

Les premières expériences se feront sur des condamnés à mort.

J.-A.-N. PROVENCHER.

A bord d'un navire.

Un domestique à la maladresse de laisser tomber à la mer une timbale en argent.

Monsieur, dit-il à son maître, peut-on dire d'un objet—lorsqu'on sait où il est—qu'il est perdu ?

—Mais non, mon ami.

—Bien...alors vous n'avez pas à vous inquiéter de votre timbale, car je *sais* qu'elle est au fond de la mer.

FANTAISIE

" Les sots auront toujours et beau faire et beau dire
" Quand on n'a pas d'argent, c'est amusant d'écrire."
ALFRED DE MUSSET.

Lorsque, du haut du ciel, ta demeure dernière.
Illustre de Musset, tu tournes vers la terre
Un regard curieux, profond, compatissant,
Tu dois prendre en pitié plus d'un scribe impuissant.
Qui veut intéresser et qui n'a rien à dire,
Ce qui fait que sa prose est ennuyeuse à lire.
Pour le rimeur, tu dois te montrer indulgent ;
C'est surtout celui-là qui n'a jamais d'argent.
Or, je puis en juger : je n'ai ni sou ni maille,
J'écris souvent en prose et souvent je rimaille,
C'est pourquoi j'ose ici protester en disant :
Eh, bien ! non ; griffonner ce n'est pas amusant.
Je dis qu-, lorsqu'on a le diable dans sa bourse.
Une plume n'est pas la meilleure ressource
Pour l'en faire sortir. Et puis, s'il faut payer
Un compte, on aurait tort de vouloir s'égarer
En écrivant. De fait, pour solder des mémoires
C'est de l'argent qu'il faut et non pas des grimoires
Que le public ne peut tenir à déchiffrer
Et qu'on n'a jamais vu les banquiers encoffrer.

* *

J'écris, parcequ'il faut donner de la copie,
Mais j'aimerais autant jouer à la toupie,
Ou gouverner un peuple, ou brasser des millions,
Ou tenir la charrue et tracer des sillons ;
Car c'est, à mon avis, un travail plus utile
De cultiver du blé que d'écrire sans style.
Et je pourrais citer nombre d'illustres gueux
Qui trouvaient le métier ingrat et ennuyeux.

* *

Malgré tout, bien ou mal, il faudra que j'écrive.
Quel remède aujourd'hui faut-il que je prescrive ?
Quelles sont les erreurs que je dois signaler ?
Les travers, les abus dont je dois vous parler ?
Il n'en existe pas : tout s' range à merveille
La sainte charité règne ici ; chacun veille
A l'intérêt public. L'égoïsme n'est plus.
Le riche à l'indigent veut donner son surplus.
Le pauvre a du travail, il ne veut pas d'aumône ;
Son unique désir est de voir sur le trône
De France un nouveau roi descendant des Bourbons.
Du moins c'est ce qu'on dit. Les nôtres sont si bons
Qu'il faut les accuser de franc-maçonnerie
Et les calomnier. La grande loterie,
Qu'on a voulu lancer pour nos bons défricheurs,
A fort scandalisé certains vieux rabâcheurs.
Et nos hommes d'état, à leurs devoirs fidèles,
N'ont jamais négligé de poser en modèles...
Pour les peintres ; si bien que la postérité
Dira qu'ils ont toujours cherché la vérité.

* *

S'ils ne la trouvent pas, c'est que cette inconnue
Se cache dans un puits en petite tenue
On dit qu'en la voyant dans ce déshabillé
Plus d'un législateur se détourne, effrayé.
Comme il porte toujours sa robe d'innocence,
Ce costume léger lui semble une indécence.
Cet habit primitif est trop décolleté ;
Le tailleur qui l'a fait l'a bien trop écourté.
Cela n'a rien de faux, mais c'est un peu trop lesté
Pour ne pas offenser son regard trop modeste.
S'il pouvait la couvrir de quelques oripeaux,
Restes de la toison de quelques vils troupeaux !
Mais, il a beau blâmer ce peu de retenue,
La vérité persiste à rester toute nue.
Et, blottie en un coin de son puits ténébreux,
Ne se montre au mortel qu'en costume scabreux,
Effarouchant ainsi nos mœurs trop pudibondes.

* *

Donc, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.
Partout, sous le soleil, règne la probité ;
Le vice triomphant n'est jamais respecté ;
La vertu n'est jamais victime de l'intrigue ;
Jamais le courtisan ne se montre prodigue
De compliments flatteurs envers l'homme taré.

* *

J'avais écrit " coquin," mais je l'ai raturé :
Chez un peuple parfait, il ne faut, je suppose,
Que des écrits bénins, confits à l'eau de rose.
Si l'on veut éviter mille désagréments,
Il faut faire à chacun sa part de compliments,
Dire à chaque lecteur ce qu'il faut qu'on lui dise ;
Et ce qui plaît à l'un est une balourdise
Aux yeux de son voisin qui dira : " L'insensé
" Ignore que c'est moi qui dois être encensé.
" Puisque cet insolent complimente les autres,
" De quel droit serait-il admiré chez les nôtres ?
" Puisqu'il ose parler en termes obligeants
" De mes rivaux à moi, de ces vilaines gens
" Qui n'ont jamais voulu partager mes idées,
" Moi, je ne lirai plus ses strophes mal scandées."

* *

Ainsi, pour plaire à tous, il faut n'écrire rien ;
Il faut cacher le mal, il faut taire le bien.

Chacun voudrait vous voir blâmer tout ce qu'il blâme ;
Si vous écoutez Jean, Gros-Pierre vous diffâme ;
Si vous vous abstenez, vous les froissez tous deux,
Et pourtant, je l'ai dit, tout marche pour le mieux.
Ici rien à blâmer, ici rien à reprendre.
Haro sur l'écrivain qui voudrait entreprendre
De prouver qu'il existe encore des abus,
Et que de préjugés les nôtres sont imbus !
Celui là passerait pour une tête folle.

* *

L'individu pétri d'une cire bien molle
Qui permet aux puissants de le refaçonner
Pour le montrer aux gens que l'on veut rançonner,
Trouve parfois moyen de plaire à tout le monde ;
Pas à tous à la fois ; mais sa verve féconde
Pourra leur plaire à tous à tour de rôle ; enfin
C'est toujours celui-là qui paraît le plus fin.
Comme il a de l'argent il se tire d'affaire.

* *

De ce rusé matois, ici je n'ai que faire.
Dans ces conditions, écrire est amusant,
Peut-être, mais enfin, c'est peu moralisant.
Je n'en démordrai pas : Musset aura beau dire,
Quand on n'a pas d'argent, c'est ennuyeux d'écrire.

RÉMI TREMBLAY.

I.A. KERMESE

La charité s'ingénie tous les jours à trouver de nouvelles formes aux fêtes qu'elle donne au profit de ceux qui souffrent, et c'est ainsi que la vente de charité qui commence le 2 juin a lieu en plein air, sous une tente, et a été baptisée du nom de *Kermesse*.

Ce mot, qui désigne la fête du village dans la Flandre, a été appliqué depuis quelques années, en France, aux ventes de charité que nous nommons bazars, en Canada.

Sur notre première page se trouve le portrait de madame J.-R. Thibaudeau, organisatrice et présidente générale de la Kermesse, en costume d'ambulancière.

Ce costume, très simple, est celui qui convient aux dames patronnesses de l'hôpital ; il se compose de : robe noire unie, grand tablier blanc, fichu, manchette et bonnet blancs. Au bras gauche le brassard blanc avec la croix rouge.

Voici les noms des présidentes des différentes sections :

Présidente générale : Mme J.-R. Thibaudeau.
Section canadienne-française : Mmes Rottot et Levesque.

Française : Mmes de Gonzague et Schwob.

Anglaise : Mmes Wurtele et Fylee.

Américaine : Mmes Beaugrand et Barnard.

Irlandaise : Mmes McShane et Devins.

Rafratchissements : Mmes Guy et Fabre.

Fleurs : Mmes Geoffrion et A. Boyer.

Tobagie : Mmes A. Larocque et Lareau.

Tombola : Mmes Lacoste et Laramée

Lunch : Mme Grenier et Snowdon.

Comité de Régie : Mmes Rottot, Grenier, Devins et de Gonzague ; l'hon. M. Thibaudeau, le Dr. E.-P. Lachapelle, MM. G. Drolet, Généreux, Devins et O. McGarvey.

Comme on le voit, on ne fait aucune distinction de nationalité.

La charité n'a pas de patrie.

Succès à la Kermesse !

UN CONSEIL

La *République Illustrée* recommande un moyen très facile de savoir s'il existe du vert de gris ou d'autres sels de cuivre dans les aliments conservés : Certains cornichons ne doivent leur belle coloration qu'à la présence du tartrate de potasse et de cuivre ou de l'acétate de cuivre.

De là proviennent ordinairement des coliques et des vomissements. Pour reconnaître la présence des sels de cuivre dans les conserves, il suffit de plonger dans le bocal suspect un couteau dont la lame a été parfaitement nettoyée.

Au bout d'un certain temps, la lame prendra une couleur rouge due à un dépôt de cuivre.

Si la lame noircit seulement, les conserves sont sans danger, il ne s'est formé qu'un oxyde de fer.